





JULIA



OTTO DE KAT

JULIA

*Traduit du néerlandais  
par Isabelle Rosselin*

Libella  

---

Maren Sell

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation néerlandaise des lettres

**N**ederlands  
letterenfonds  
dutch foundation  
for literature

Titre original :

*Julia*

Originally published in Holland  
by Uitegeverij G-A. van Oorschot, Amsterdam, 2008.

© 2008 by Otto de Kat

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-355-80040-5

Le dimanche, il était libre, le lundi aussi. Il était libre, même si on pouvait faire appel à lui en cas de besoin bien sûr. Mais, dans la mesure du possible, il évitait de venir ces jours-là. Ce dimanche après-midi, il était passé jeter un coup d'œil à la voiture, le moteur toussotait. Un vague doute quand il n'avait pas vu monsieur Dudok assis comme à son habitude derrière son bureau. Le jardin silencieux, une porte donnant sur la terrasse laissée ouverte, la chaise longue de Monsieur, un plaid abandonné négligemment à côté. L'étang, au bout de la pelouse, était couvert de nénuphars. Des libellules, frémissant, restaient suspendues au-dessus. Rien d'anormal, semblait-il, une chaude journée du mois d'août, rien que la sonnerie du passage à niveau, le bruit des pneus des voitures sur l'asphalte au loin.

Il fit le tour du Domaine de l'étang, le nom que l'on avait forcément donné à la demeure. Il leva la tête, au cas où Dudok serait sur le balcon. Puis il entra dans le garage pour examiner la vieille Wolseley. Il ouvrit machinalement le capot de la voiture vert foncé et hésita. Il eut une impression désagréable, il y avait un problème, quelque chose n'allait pas. Il allait commencer par annoncer sa présence. Il ignora la terrasse, prit sa clé et entra par la porte de devant.

Pas le moindre bruit. Il tendit l'oreille au cas où la voix appellerait « Van Dijk ». Rien.

À première vue, la cuisine était dans le même état qu'il l'avait laissée, tout était à sa place, le lave-vaisselle vide entre-bâillé. Mais un vaisselier était ouvert. Une casserole posée sur la cuisinière. Et des cuillères sur le plan de travail. Il savait que Dudok venait le moins possible dans la cuisine, « ton terrain, Van Dijk ». Durant la semaine, il déposait le déjeuner de Dudok, deux tartines au fromage, sous une cloche de verre, dans la salle à manger, le thé dans un thermos sur la table.

– Monsieur Dudok, appela-t-il doucement. Monsieur Dudok, dit-il un peu plus fort.

Un autre doute l'assaillit, cette fois bien plus grand. Une menace qu'il sentait depuis des années, une angoisse lancinante. Christiaan Dudok, l'homme que Van Dijk servait et conduisait partout, dont il était le majordome, le chauffeur, le factotum. Christiaan Dudok, soixante-douze ans, ne répondait pas.

Il le trouva à l'étage, dans le cabinet de travail, à quelques pas de son bureau. Sa main touchait le seuil, la porte était entrouverte. Il était blanc et froid, en plein été.

Van Dijk grommela. Il lui tâta le cou, aperçut sur le bureau un bol contenant des restes de porridge, une cuillère en argent à côté. Un pilulier d'une couleur indéfinissable, avec une curieuse étiquette de pharmacie. Suicide dans le beau monde. Pas d'autre explication, il ne doutait pas un instant que monsieur Dudok se fût ôté la vie, tout l'indiquait. Le porridge, il avait lu qu'on écrasait les comprimés dedans pour les avaler plus facilement. Le costume gris foncé impeccable de chez Spalton en Maas, *Tailors*, le gilet au bouton du bas laissé ouvert, la montre à gousset et sa chaîne à leur place – un seul coup d'œil suffisait pour savoir qu'un monsieur était étendu là, sur lequel la mort n'avait encore pratiquement pas de prise. Les chaussures noires



lustrées brillèrent sous le rayon de soleil qui éclairait ses jambes.

Van Dijk se mit à trembler, de peur sans doute, mais tout de même aussi de dégoût. Ce maudit monsieur Dudok, ce patron irréprochable, d'une discrétion scrupuleuse, gisait là dans une posture inhabituellement accueillante. Les bras écartés, une jambe repliée sous l'autre, les mains ouvertes, la tête inclinée de côté.

Ce qui se passait là n'était absolument pas son terrain.

En trois pas, Van Dijk fut près du téléphone et appela le médecin de famille. Comptant les sonneries, il regardait au-delà du bureau, plus en désordre que d'habitude. Dudok s'était plongé dans des livres, semblait avoir cherché quelque chose. Il avertit en peu de mots le médecin, qui répondit qu'il arrivait tout de suite. Les livres avaient été entassés impatiemment sur la table, certains ouverts à une page marquée de traits dans la marge. Un vieux journal jauni, à première vue illisible. Dudok avait sûrement dû s'asseoir là pour manger le porridge contenant les comprimés. Y avait-il une lettre d'adieu ? Il chercha un peu, ne trouva rien et se sentit soudain honteux de sa curiosité. S'était-il trompé, le cœur s'était-il tout simplement arrêté ? Il s'accroupit auprès de Dudok et eut envie de rajuster sa veste, d'arranger sa cravate un peu de travers. Porter une cravate par une chaude journée d'été, le summum de la distinction. À une seule occasion, il avait surpris monsieur Dudok en chemise à manches courtes et sans cravate, le stade suprême de l'exubérance. Il faisait d'ailleurs ce jour-là une chaleur tropicale, « barbare ».

Non, sûrement pas son cœur, c'était délibéré. Monsieur Dudok avait joui d'une bonne santé, enfin, il était devenu farfelu, mais bon. Van Dijk tenta de réprimer la colère qu'il sentait soudain monter en lui. Mourir ainsi, cela ne se faisait pas. Ce n'était pas digne d'un gentleman comme

Dudok. Mais qu'en savait-il ? Peut-être était-ce très courageux et distingué. Cette mort, ce ne serait pas la sienne en tout cas.

Il dut attendre longtemps avant que le médecin arrive. Van Dijk, qui ne voulait pas rester tout le temps près de Dudok, se mit à déambuler, à entrer et sortir du cabinet de travail, passant chaque fois au-dessus de la jambe étendue. Il alla s'asseoir un instant derrière le bureau, sur le frêle fauteuil au dossier finement tressé et aux minces accoudoirs. Il avait réussi à s'y glisser de justesse, dans ce siège fait pour les gens de la ville qui n'ont pas de muscles ni de panse. Des livres aussi loin que s'étendait le regard dans cette pièce, empilés sur les tables basses, tapissant les murs autour de la grande fenêtre, débordant de la vieille bibliothèque tournante dans un coin, il y avait de quoi devenir fou. D'innombrables couvertures grises, marron, rouge foncé, vert foncé, des lettres sombres inscrites aux dos. Ter Braak, lut-il lentement, Vestdijk, Du Perron, Nijhoff, Marsman, un cimetière de noms inconnus. Il ramassa le journal, un vieux journal presque décomposé aux lettres qu'il comprenait mal. *Lübecker Generalanzeiger*, parvint-il à distinguer, 2 avril 1942. Sur la première page marquée d'un trait, une liste de noms.

Van Dijk n'entendit le médecin que lorsque celui-ci monta l'escalier ; manifestement, il avait laissé la porte ouverte. Il reposa aussitôt le journal, toussa et salua le médecin.

– Je lui parlais encore hier soir, docteur. Vers minuit, je l'ai déposé sur la Veldweg, juste avant la voie ferrée, et, cet après-midi, je l'ai trouvé à 4 heures. L'horloge en bas dans le couloir venait de sonner, c'est pour cela que je me souviens de l'heure exacte.

Le médecin de famille œuvrait à la vitesse d'un escargot, un rythme d'ailleurs normal dans cette partie du pays. Et il

avait raison, se dit Van Dijk, par une telle chaleur il n'était pas agréable de se presser. Le diagnostic n'eut rien de surprenant : il s'était donné la mort.

– Sans souffrir.

Mais combien de souffrances n'avaient-elles pas précédé son geste, ne put s'empêcher de penser Van Dijk. Dudok, au regard aussi mélancolique que sarcastique, n'était pas un homme d'impulsions. Il avait dû s'y préparer depuis longtemps.

– Regardez, du Vesparax. Il lui a fallu au moins deux mois pour mettre de côté les comprimés dans ce pilulier. Ils viennent de Belgique, parce qu'ils sont interdits ici. Il devait être parfaitement au courant de leur efficacité et de la quantité nécessaire, il savait ce qu'il faisait, fit remarquer le médecin impassible.

Van Dijk ne comprenait pas bien. Pourquoi n'en avait-il pas parlé, ne serait-ce qu'une seule fois, à l'occasion d'un de leurs longs trajets en voiture, de l'usine à la maison ? Taire pendant des milliers de kilomètres tant de malheurs à fleur de peau. Dudok, assis bien droit à l'arrière avec son inséparable journal, la liseuse allumée, la cigarette prête à l'emploi. Si on mettait le tout bout à bout, ils avaient passé plusieurs mois d'affilée sur la route, jour et nuit dans leur cachette ambulante. Mais pour ce qui était de parler, parler de ce qui avait dû lui serrer la gorge, parler de ce qui lui envahissait l'esprit, de ce qui le consumait, holà !

– Holà, Van Dijk, dépose-moi là. J'ai envie de faire le dernier bout de chemin à pied jusqu'à la maison.

C'était la veille au soir, cela l'avait profondément étonné. D'habitude, tant qu'à faire, Dudok aurait aimé pouvoir être déposé jusque dans sa chambre : pour lui, marcher était dégradant. Le dernier bout de chemin dans l'obscurité, le long des champs de maïs sur un sentier sableux. Quand il avait poursuivi sa route en voiture et pris le tournant abrupt,

il avait vu monsieur Dudok planté là, la tête levée vers le ciel presque blanc d'étoiles. Il se détachait à peine du maïs en toile de fond, il n'y avait pas un souffle de vent, une soirée immobile.

Après avoir mis la voiture au garage, il était rentré chez lui. Dudok lui avait dit de ne pas l'attendre. Quand il était descendu de voiture, il avait posé un court instant une main sur son épaule, très légèrement. Ce n'était pas dans ses habitudes, il évitait autant que possible de toucher les gens.

– Il fait encore délicieusement doux. Bonne nuit, Van Dijk.

Lorsque Van Dijk avait refermé la portière, il avait vu l'agenda de Dudok posé sur la banquette arrière.

– Votre agenda, Monsieur.

– Ce n'est pas grave, je n'en ai plus besoin, on s'en occupera plus tard.

Il devait donc encore y être, se dit Van Dijk, et il laissa le docteur seul. Dans le garage, il ferma le capot de la voiture et regarda à travers la vitre arrière : l'agenda était là. Il le glissa dans sa poche dans l'intention d'y jeter un coup d'œil après le départ du médecin. Cette fois, il passa par la terrasse pour entrer dans la maison. Le salon, les fauteuils, les tableaux, le piano à queue, les abat-jour, il avait le sentiment qu'ils étaient recouverts de draps ; tout paraissait enveloppé, plongé dans un silence intemporel et figé. Prêt pour le déménagement et la vente. Il se faufila dans la pièce en se sentant maladroit, lourdaud, parmi cette collection d'antiquités. Il entendit le médecin téléphoner à l'étage. Une voix calme, douce, comme s'il écoutait en parlant. Cela en faisait des histoires. Qui étaient toutes ces personnes qu'il appelait, et ne devait-il pas prévenir la famille ?

– La police arrive tout de suite, il faut encore que je passe voir un patient, pouvez-vous rester ?

Naturellement qu'il allait rester. Il demanda s'il pouvait déjà informer le frère et la sœur de monsieur Dudok. Pas tout de suite, dit le médecin, il fallait d'abord que la police passe avant qu'il essaie de contacter la famille.

Le médecin disparut, sa voiture fit crépiter le gravier. Van Dijk le regarda s'éloigner, approcha lentement du bord de l'eau. Un fin ruban d'herbe encerclait l'étang. Désorienté, hébété, il fit ricocher quelques petits cailloux sur l'eau, compta le nombre de bonds. Certains n'en finissaient pas, puis renonçaient et disparaissaient. Soudain, il prit une poignée de gravillons qu'il lança dans l'étang. Monsieur Dudok avait pris la poudre d'escampette, et, lui, il n'avait plus qu'à se débrouiller pour retrouver un emploi. Il avait tout fait pour lui, porté ses vêtements au pressing, cuisiné ses repas, conduit sa voiture, sillonnant avec lui le pays pendant toute la sainte journée. Supporté ses silences, ses absences, aidé à rendre plus supportable la mort de sa femme. Quand madame Dudok était-elle morte déjà ? Il y avait sept ans – pendant sept ans, il avait été pour lui une ombre, une canne, une béquille. Il avait cherché des médicaments, coupé du bois, réparé. Tout cela pour en arriver là, un patron qui écrasait une dose mortelle de comprimés dans du porridge et les mangeait. Répugnant, égoïste, obtus. En cachette, il avait rassemblé toutes ces saloperies, prévu exactement la quantité suffisante bien sûr. Il revoyait sa silhouette se détachant sur le champ de maïs, et avait trouvé curieux de devoir déposer Dudok à cet endroit. Maintenant il comprenait : sa dernière promenade, son dernier soir étoilé, peut-être même sa dernière tentative de reprendre son souffle. Il était debout là, dépouillé, le regard apparemment dans le vide, les yeux levés vers les festons de la voie lactée dans un univers incompréhensible. Avait-il entendu le vrombissement lointain des tracteurs de ceux qui faisaient les foins dans les champs jusque tard dans la nuit ?

Van Dijk serra le poing, voulut s'empêcher de pleurer, mais ne put se retenir. Il pleurait. N'étant pas vraiment homme à le faire, il s'interrompit aussitôt. Cela ne servait à rien. Il remit de l'ordre dans ses pensées. L'agenda, quelque chose devait y être écrit. Il sortit de sa poche le carnet en cuir sombre qu'il connaissait si bien ; un signet était glissé à la page du samedi. Il avait donc servi jusqu'au dernier moment. Au dimanche, rien n'était écrit. Les jours suivants, toutes sortes de rendez-vous étaient inscrits, une assemblée d'actionnaires, un repas chez Jenny, un déjeuner à Rotterdam. Aucune trace de préparation, pas la moindre annotation suspecte, rien qui indiquât quoi que ce soit de fatal. Septembre : rendez-vous à la banque, chez le dentiste, deux anniversaires. Octobre : trois fois dans l'ouest du pays. En novembre, une seule remarque. Le 9 était inscrit en petit dans l'écriture lisible de Dudok : La Nuit – sinon rien. La Nuit, avec deux majuscules. Van Dijk continua de feuilleter. L'espace réservé aux différentes dates restait vide, sans inscription, tout au long de l'année.

Des poules d'eau s'enfuirent devant lui, rejoignirent l'étang à toute allure et se mirent à agiter les pattes dans l'eau. Chaque fois qu'il les voyait faire, il s'étonnait de leur légèreté nerveuse, de l'illusion qu'elles donnaient de ne pas avoir de poids.

La chaleur oppressante le poussa à entrer dans la maison, où il n'avait pas envie d'être. Un fauteuil était glissé sous la longue table ancienne à pied boule devant la large fenêtre du salon – c'est là que s'asseyait monsieur Dudok quand il n'était pas à l'étage en train d'étudier, ou de faire ce qu'il pouvait bien y faire. Un petit plat servait de cendrier, le Spectator était posé à côté, une photo de sa défunte femme sur le rebord de la fenêtre, une photo de son ami Edmond van Stoetwegen, « Stoet » ou « Stoetje », et un portrait de sa sœur, le décor de ces dernières années. Dudok était souvent

installé là. À toutes les saisons, une année après l'autre, il venait occuper cet endroit devant la fenêtre dès qu'il rentrait. Une personne qui jouit d'une telle vue et pourtant ne voit rien.

Van Dijk eut brusquement envie de prendre place dans le fauteuil de Dudok, mais n'en fit rien. Soudain trop de scrupules, trop de respect pour le mort au-dessus de sa tête, jamais il ne s'était assis là. Il sentit la présence de Dudok dans les moindres recoins. Manifestement, un cadavre s'insinue aussitôt dans l'atmosphère, même dans les pièces éloignées. Il attire le silence et le malaise.

Van Dijk se dépêcha de traverser la pièce, monta l'escalier, enjamba une fois encore Dudok, et s'immobilisa devant le bureau. Il prit de nouveau le journal couvert de hiéroglyphes allemands. Oui, *Lübecker Generalanzeiger*, 2 avril 1942. Que faisait ce journal ici, et quels étaient ces noms marqués d'un trait ? Cela ne lui disait rien. Il releva la tête, le journal à la main : on sonnait à la porte. Depuis le cabinet de travail, il aperçut en bas deux hommes, l'un portant un chapeau, l'autre une sacoche sous le bras. Tout de même, pas des témoins de Jehovah, pas à ce moment précis. Il ouvrit, prêt à les envoyer promener.

– Police judiciaire, annonça l'homme au chapeau.

Emil Jannings se dressait grandeur nature sur l'affiche au-dessus du cinéma : *Crépuscule*, meilleur film du festival de Venise. Il a une tête à claques, ce type, pensa Dudok tandis qu'il passait à vélo par la Mühlen Strasse pour se rendre à son travail. Il longea un certain nombre de salles de cinéma et de théâtre. Tôt le matin, le centre-ville de Lübeck était encombré de cyclistes et de piétons, de trams et d'autobus. L'ardeur à se mettre au travail jaillissait des rues, tout le monde avait une furieuse envie d'arriver à l'heure. Le commerce et l'industrie prospéraient, affirmaient les guides, et c'était vrai.

Février. La matinée était d'une douceur et d'une luminosité inattendues, une odeur de printemps flottait dans l'air. Chris Dudok vivait cette année-là, en 1938, dans un immeuble monumental sur la Musterbahn. Tout était monumental à Lübeck. Il pédalait sans chapeau ni écharpe, le manteau ouvert, en direction de son bureau. Lubecawerke, c'est ainsi que s'appelait cette usine moderne d'installations frigorifiques et de machines servant à fabriquer du lait en poudre, une concurrente de l'usine de son père. Il avait tout de même pu venir y travailler. Qui sait, peut-être espéraient-ils par son intermédiaire en savoir plus sur l'entreprise



hollandaise. L'année suivante, il devait prendre la succession de son père. Il préférait ne pas y penser. Il aimait mieux lire Ter Braak ou Van Schendel que les rapports d'activités arides de l'usine de son père. Il étouffait à l'idée de devoir troquer Nietzsche contre les pages financières des journaux. Il étouffait de toute façon. L'époque l'oppressait. Des masses devenues enragées, mobilisables pour tout et n'importe quoi. Elles marchaient au pas et manifestaient, professionnelles et disciplinées. Lübeck vibrait d'enthousiasme pour la nouvelle doctrine du chef. Cet homme était impossible à éviter. Aux Pays-Bas, on dressait de lui un portrait falot, ses propos étaient atténués avant même d'avoir franchi la frontière à Lobith. Mais l'artiste peintre originaire de Vienne était un homme habile, se disait Dudok, un fou, mais très malin. La radio avait été inventée pour lui, sans relâche il s'introduisait à grand bruit dans les salles de séjour. Personne ne tournait le bouton pour éteindre son poste bon marché.

« Ici, les ingénieurs travaillent douze heures par jour », expliquait-il dans une lettre à sa famille – il soupçonnait ces gens-là de ne guère s'adonner à la lecture. Il se concentra tant bien que mal sur les dernières innovations en matière de paie, de dictaphones et de machines à calculer, tout étant axé sur la rationalisation du travail, l'augmentation de la production.

Au début, il faisait le rêve éveillé de partir. Plus que tout, il voulait oublier l'usine. Son père, soudain tombé malade, lui avait annoncé qu'il allait devoir passer le relais. À lui, Chris. Mon Dieu, il allait devoir devenir directeur d'une usine fabriquant des machines-outils, une affaire familiale avec un frère, une sœur et un père en toile de fond.

Mais les jours et les semaines que Chris venait de passer avaient changé ses perspectives, l'usine de son père s'évaporerait, la panique autour de lui se dissipait. Ce n'était plus une mission, mais l'envie, qui l'incitait à se rendre à Lubecawerke.

Il pédalait pourtant sans la même hâte que la plupart des gens, il ralentissait parfois inconsciemment l'allure. Comme pour s'accorder du temps, se préparer à une nouvelle rencontre avec elle. Se la représenter, presque inquiet de la revoir et de devoir se mesurer à sa rapidité, inquiet de la décevoir. Julia.

Février à Lübeck, une ville comme une huître. Difficile à ouvrir, mais, une fois à l'intérieur, elle vous happait. Elle était vieille, et perturbée. Dudok vivait dans un appartement en contrebas par rapport à la rue, dans un immeuble peint en jaune pâle, à la périphérie de la vieille ville. Il avait vue sur la rue et sur des jambes qui passaient sans discontinuer. Il n'avait qu'à regarder par la fenêtre pour se faire une idée de la situation dans le pays. La hâte, les pas décidés, la démarche résolue. Dès le lever, il recevait sa portion quotidienne d'optimisme. Gratuitement.

Leni Riefenstahl, la cinéaste, aurait su quoi en faire. Des jambes pour le Reich, des pieds en route pour leur travail, des gens marchant d'un bon pas, sans hésiter, vers des temps meilleurs. Le trottoir, le soleil qui l'éclaire, début de la prise de vue. Chris allait aussi souvent que possible au cinéma ou au théâtre. Tout le monde avait fini par avoir cette idée, les files d'attente étaient immenses. Anesthésie, évasion, loin du rythme rigoureux du progrès. De la psychologie pour débutants, certes, mais cela valait pour lui en tout cas. Il cherchait à s'anesthésier, les soirées étaient par excellence des heures d'introspection exacerbée, de doute de pouvoir chérir Julia un jour.

Au bout de la Breite Strasse, il prenait la Burg Strasse, passait sous le porche de la Burgtor et, une fois de l'autre côté du pont, apercevait déjà la campagne. L'odeur de la forêt et du fumier. Des sentiments très anciens, négligés. Aller à la rencontre de Julia, c'était comme être en route pour retrouver ce dont on l'avait privé, enfant, inexplicablement. Il ignorait ce

dont il s'agissait, il ne savait pas ce qu'on lui avait dérobé. Tout ce qu'il comprenait, c'était ce vide qui lui était resté.

Lubecawerke était devenue Julia. Entrer dans les locaux et emprunter le long couloir où était son bureau le transportait, plus encore le comblait. Comme s'il rattrapait sa vie. Comme si on avait arrêté sa chute, la terre sous ses pieds était devenue ferme. Depuis des semaines déjà.

Il lui était arrivé de la voir marcher au loin, dans l'aile où travaillaient les ingénieurs. Mais de là à la rencontrer, sans parler de lui adresser la parole, non.

Chris occupait une petite pièce dans le couloir de la direction, à côté de la secrétaire du directeur, monsieur Knollenberg. Tous les matins, Knollenberg le faisait venir dans son bureau, il lui demandait comment cela se passait, lui donnait les dernières nouvelles sur l'entreprise et lui souhaitait une journée fructueuse.

Cela s'était produit lors d'une de ces petites visites chez le directeur. Elle était entrée pour poser une question. Knollenberg lui avait d'abord présenté Chris, puis lui avait accordé toute son attention. Chris avait eu le temps de la regarder. Jamais il n'avait vu une femme comme elle. Posée, libre, décidée. Il perdit le contrôle de son imagination : si nous dansions, venez donc avec moi au théâtre, je t'enlace, touche-moi, qui es-tu ? Curieuse manière de regarder et de penser, Chris, cela dépasse les bornes, la machine s'emballe.

Les jours suivants, il avait essayé de l'approcher. Il était parvenu de temps en temps à lui parler. De toute évidence, son accent étranger, sa courtoisie presque nonchalante, son admiration retenue ne la laissaient pas indifférente. Il parlait avec elle de villes lointaines, de personnes lointaines, d'époques révolues. À quelques occasions, de ce que l'on écrivait ou de ce que l'on taisait dans les journaux, et plusieurs fois de l'homme à la radio. Mais le tout sans y accorder de poids, avec légèreté, comme s'ils avaient embarqué pour un

voyage en bateau. Chris la regardait, elle le voyait la regarder. Ils parlaient en se disputant, par jeu, cherchaient toujours ce qu'ils allaient pouvoir se dire de plaisant. Les yeux, toujours les yeux. Chris lui tenait la porte. Elle passait devant lui.

Était-ce le hasard, ou devait-elle régulièrement venir consulter Knollenberg ? Après l'entretien, elle passait sa tête dans l'encadrement de la porte de son petit bureau.

– Tu ne devrais pas travailler autant, ils n'ont pas besoin de connaître tous nos secrets, là-bas en Hollande, disait-elle en riant.

– Tant que je n'aurai pas réussi à te déchiffrer, je ne partirai pas d'ici.

Elle riait de nouveau.

– Le code n'est pas facile à trouver, Chris, mais tu devrais essayer !

Taquineries, chansonnettes, enchantements. Lubecawerke, on ne pouvait rien imaginer de plus ennuyeux et terne. Mais, derrière la façade des machines et des tables à dessin, il y avait Julia. Julia Bender, ingénieur.

Les lettres qu'il recevait de son père et de son amie hollandaise surtout, chaque fois plus pressantes, il les mettait de côté. Le printemps, l'été approchant, Lübeck et Julia, pourquoi se serait-il soucié de l'usine et d'une vie réglée ?

Cette légèreté, cette spontanéité de Julia, voilà ce qu'il cherchait lui-même à atteindre : s'affranchir de toute obligation, de toute autorité, être libre. Ce que ces journées avaient de grave, d'effrayant, il refusait de le voir. Qui était-elle, d'où venait son insouciance indécente, son indépendance contagieuse ? Cette femme était libre de toute convention et pourtant s'adaptait à ce que les convenances et la direction exigeaient d'elle.

Au bout de quelques semaines, il ne put s'empêcher de lui faire une proposition. Avait-elle envie de dîner avec lui, ou d'aller au cinéma, ou peut-être dans un café ?

– Sur la Breite Strasse, au coin de la Hux Strasse, il y a le Grand Café Elzas. Demain à 18 heures ?

Pris au dépourvu, il avait acquiescé d'un signe de tête. Pas un seul moment il n'avait osé penser qu'elle allait accepter.

– Tu n'aimes pas le Grand Café Elzas, Chris, tu ne dis rien ?

Une petite provocation.

– Je porterai une rose à mon chapeau, pour que tu puisses me reconnaître.

– Je te reconnaîtrais entre mille, Julia, et j'adore les roses sur un chapeau, surtout, fais-le !

Une balle de ping-pong de son côté à lui, un volant de badminton du sien à elle. La vitesse opposée à la lenteur, non sans un certain effet de part et d'autre. Il attrapait sa vitesse à la volée, timide, attentif. Essayait de tenir le rythme à sa façon, en trébuchant légèrement, prisonnier d'un sentiment amoureux qu'il ne pourrait plus longtemps réprimer. Un sentiment amoureux, quelle expression, une sage désignation pour ce qui lui arrivait quand il était auprès d'elle. Le vide disparaissait, son mépris pour tant d'événements se dissolvait, sa mélancolie face à l'avenir qui l'attendait, sa peur d'une vie prédéterminée, tout cela n'avait plus de prise sur lui tant qu'il parlait avec elle. Était-ce être amoureux ? Très bien, il était amoureux. Mais n'y avait-il pas une forte ressemblance avec l'amour, cet amour inaccessible, rêvé, évité ?

Il s'était mis tôt en tête que c'étaient des histoires dont on ne parlait que dans les livres, des rêvasseries de roman. Il s'était plongé dans les écrits de philosophes, Schopenhauer, Nietzsche, des misogynes, des dénégateurs de l'amour. Ils avaient déposé, couche après couche, leur pessimisme dans son cerveau, à tel point qu'il semblait y croire. L'amour, ha ! Les élucubrations des romantiques n'auraient pas d'emprise sur lui. L'amour n'existait que dans la tête des faibles et des nécessiteux.

Alors ? En rentrant chez lui, il devrait se marier et peut-être, pire encore, devenir père. Diriger une usine, écouter des récriminations, gagner de l'argent, rappeler des gens à leur devoir. Il en serait incapable, et plus encore : maintenant, il s'y refusait d'avance, il ne voulait pas rentrer.

Julia dominait ses pensées, se faufilait dans les moindres recoins de son âme – une âme à laquelle il ne croyait pas, ressentant un amour auquel les philosophes lui interdisaient de penser. Julia. Chaque jour cela s'aggravait. Il n'en parlait pas, de peur de l'effrayer.

Quand Chris entra à 18 heures dans le Grand Café Elzas, les murs étaient tapissés de drapeaux autrichiens et allemands noués ensemble et il régnait une atmosphère générale de fête. Il faisait encore froid à Lübeck, en mars, la mer Baltique n'était pas loin, il neigeait. Depuis sa petite table à côté de la grande baie vitrée, il voyait la rue et surveillait l'entrée. Une lourde porte à tambour en acajou munie de barres en cuivre créait des courants d'air incessants, l'établissement se remplissait vite, il dut défendre à plusieurs reprises la chaise vide en face de lui. Des drapeaux autrichiens, les Allemands étaient « venus en aide » au pays, leurs chars avançaient en sauveurs, tout avait été parfaitement préparé : la trahison et la ruse avaient été plus copieusement servies que jamais. Le lendemain de l'invasion, des cartes de la Grande Allemagne étaient suspendues dans les vitrines. L'Autriche n'existait plus, était un drapeau sans nation, une rafale dans la tempête du Reich.

Il regardait les visages autour de lui. Était-ce une atmosphère de fête comme il l'avait pensé en entrant ? Soudain, il n'en était plus certain. Il trouvait la joie du serveur affectée, les yeux étaient plus ternes que la nouvelle officielle : « Le peuple allemand se réjouit d'accueillir un peuple perdu ! »

Chris reposa le journal qu'il avait pris ; il ne parvenait plus à supporter les visages triomphants. La vie allemande

commençait vraiment à partir à la dérive, la terreur s'était infiltrée imperceptiblement partout. Il le constatait, en suivant l'évolution, et se sentait à l'écart, un étranger impuissant. Il allait le matin au travail à vélo, rentrait le soir, aimait cette vieille ville hanséatique, et redoutait les événements à venir. En dehors de son travail, les gens l'évitaient poliment, mais ostensiblement. Comme s'ils devaient garder les rangs serrés, comme si le jeune Hollandais pouvait porter atteinte à leurs pensées. Il fallait s'en garder. Penser était une affaire strictement personnelle, un domaine privé.

– Nous ne pensons plus, avait dit Julia. En riant, toujours en riant, à contre-courant.

La porte à tambour tourna pour la énième fois. Julia. Il la laissa regarder autour d'elle, se retint de se lever aussitôt pour lui faire signe. Il n'avait vécu que pour cet instant, dans la crainte qu'elle ne se décommandât au dernier moment, dans la crainte qu'elle ne dût faire des heures supplémentaires à l'usine, dans la crainte de tout. Elle était là, en chair et en os, et il voulait faire durer la scène le plus longtemps possible : elle le cherchait, elle voulait le voir, par quel miracle était-ce arrivé ! Elle le vit avant qu'il n'en eût l'intention. Elle fut devant sa table en quelques pas rapides et dit avant qu'il ait pu se lever :

– Il n'y avait plus de roses, c'est pour cela que tu ne m'as pas reconnue, bien sûr.

– Tu n'aurais pas pu mettre un de ces petits bouquets artificiels d'edelweiss ?

Julia le regarda soudain d'un air sérieux, son entrain avait brutalement disparu.

– Les salauds. Ce sont des salauds, et elle tapota sur le journal replié qui était posé entre eux sur la table. Il ne faut pas les croire, Chris. Tout ce qui est écrit ici, ce sont des mensonges. Tous les journaux, toutes les affiches, toutes les lettres dans ce pays sont censurés, contrôlés et dictés.

Elle parlait plus doucement que d'habitude. Il ne pensait pas, d'ailleurs, que quelqu'un ait pu les entendre, la foule était telle qu'il aurait fallu un mégaphone pour parler à ses voisins.

Censurés, contrôlés, dictés, les mots continuèrent de résonner dans sa tête longtemps après qu'ils eurent quitté le café.

Durant les semaines où il avait fait sa connaissance, ils s'étaient lentement rapprochés, avec douceur, prudence, une extrême circonspection. Les jours s'écoulaient à l'usine et Chris vivait dans une tension croissante, espérant que Julia fasse une apparition. Il circulait bien trop souvent dans le couloir, passant devant le bureau de Knollenberg pour se rendre à l'atelier de dessin. Avec sous le bras un monceau de papiers pris au hasard, un dossier qu'il n'avait à apporter nulle part. Il échouait forcément dans la mission qu'il s'était lui-même inventée, mais en profitait pour vérifier si Julia était dans son bureau, qu'elle partageait avec un autre ingénieur. Souvent, elle était debout devant la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure, lui tournant le dos, les mains posées sur sa table à dessin. Qu'était-elle en train de concevoir, à quoi pensait-elle, comment pouvait-elle se concentrer sur son travail, sentait-elle l'attention croissante qu'il lui portait ?

– Qu'est-ce que tu veux boire ?

Le serveur était déjà sur place avant que Chris l'ait appelé. Julia sourit comme si elle venait de renverser le régime, et commanda un verre de vin blanc. Chris en fit autant. Ils se taisaient, écoutaient le brouhaha, un ressac de voix. La sortie de Julia planait encore dans l'air, son accès de colère, son jugement incisif sur la situation. Elle devait certainement lui faire confiance, sinon elle n'aurait jamais tenu de tels propos.

– Et que penses-tu de notre Knollenberg ? demanda-t-elle brusquement.



– À mon avis, c'est quelqu'un qui croit ce qu'il lit dans les journaux.

– Il a de la famille en Autriche, il doit être content.

Du sarcasme, avec une pointe de chagrin.

Chris aurait aimé la serrer dans ses bras, retirer son chapeau au milieu du café, défaire ses cheveux, lui embrasser les yeux. Mais il n'en était pas question. Pas question d'approcher d'elle, un bras de distance, un journal, une table, un dossier rempli de documents, Knollenberg, il laissait s'interposer entre eux deux tout ce qu'il pouvait.

Il leva son verre, trinqua avec elle, une tentative déjà extrême de rapprochement, estimait-il. Elle le regardait en buvant son verre. Calmement, gentiment, avec, l'espace d'un instant, une certaine incertitude dans les yeux. Il ne voulait rien demander, il en était incapable. Même s'il avait très envie de savoir d'où elle venait, où elle habitait, ce qu'elle avait fait, comment s'était passée sa jeunesse. Il débordait de questions, qu'il accumulait toute la journée pour les lui poser au bon moment – qui ne venait pas.

L'orchestre à cordes derrière eux jouait de toutes ses forces, mais le bruit de la salle bondée couvrait la musique. Manifestement, ce samedi soir avait été proclamé festif. Des femmes dans de belles tenues, des hommes un peu moins sobres qu'à l'accoutumée. Mais la fête censée célébrer le « retour au bercail » de l'Autriche ne prenait pas vraiment. Le plaisir était réticent, on se cabrait. Oui, contre qui ou contre quoi au juste ? La misère, le déferlement de violence, la guerre. La guerre, le mot que personne ne prononçait, mais qui, profondément refoulé, préoccupait tout le monde.

– Si vous continuez comme ça, ce sera la guerre, Julia.

– Vous ?

Elle le regarda, étonnée.

– Est-ce qu'il y a un nous ? demanda-t-il plus vite qu'il n'en avait l'intention.

– Bien sûr qu'il y a un nous, Chris. Nous sommes partout, disséminés à travers le pays. Des centaines de milliers. Seulement, on nous entasse dans des baraquements dont nous n'avons pas le droit de sortir. Buchenwald, Dachau, Sachsenhausen, le seul fait de prononcer le nom de ces lieux est déjà dangereux en soi.

– Est-ce que tu en fais partie ?

– Je ne fais partie de rien, je ne souhaite pas faire partie de quoi que ce soit d'ailleurs, tu ne me trouveras jamais dans un de ces baraquements, je préfère encore mourir.

Chris ne sut quoi répondre. Il eut peur de ses mots, de leur gravité. À ce moment-là, un petit groupe de jeunes S.A. en uniforme entra. Cinq hommes dans une salle de plus de deux cents personnes. Pourtant une certaine nervosité se fit sentir, l'orchestre à cordes eut des ratés, des silences s'installèrent dans la conversation. Julia prit le journal et l'ouvrit, indiquant une photo.

– Il faut continuer de parler, Chris, il faut continuer de parler.

Il les vit approcher, ils se déplaçaient en petite formation à travers le café, le grand devant, le moins massif dans son sillage en direction de l'orchestre.

– Il ne faut pas regarder, Chris, surtout pas. De quoi parlions-nous, de Knollenberg non ?

L'homme à l'avant tapota l'épaule du chef d'orchestre et lui dit quelque chose. Ce dernier se mit à rire, se redressa dans toute sa largeur et fit signe d'entonner le chant. La salle réagit aussitôt, l'assistance se souda, galvanisée par les voix. Le « Chant de Horst Wessel », *Drapeau haut, Rangs resserrés, La SA marche d'un pas calme et décidé...*

Le chant tonnait autour d'eux. Chris et Julia ne chantaient pas. Ils attendaient que ce soit fini, que l'on abaisse le drapeau, que l'on rompe les rangs, que l'on se remette à servir du vin.

Les clients venus fêter l'événement chantaient bien, ils connaissaient le texte par cœur. Le pain et la liberté, la servitude qui n'en avait plus pour longtemps.

Ils repartirent, l'étui de leur revolver sur la hanche, une menace multipliée par cinq. Ils le savaient, conscients de leur force, deux cents personnes les suivaient du regard, des bras se levèrent. Cela ne pouvait plus durer longtemps.

Julia aussi s'était levée, elle était immobile, le journal sous le bras, regardant fixement la petite troupe tandis qu'elle atteignait la porte à tambour et disparaissait dehors. Il neigeait encore, leurs pas raides résonnaient le long des fenêtres sombres, les cinq du bataillon brun.

– Quels trésors, marmonna Julia, quels amours. Mais où sont leurs mères, bon Dieu ?

Chris rit.

– Ton amour n'a pas de limites, dis-moi !

– C'est vrai, leurs bottes non plus d'ailleurs. Il va y avoir la guerre, Chris, je le sais, tu le sais aussi. Et qu'est-ce que tu feras, là-bas, aux Pays-Bas ?

– Je demanderai que tu sois évacuée, bien sûr.

Elle s'inquiétait pour lui, se dit Chris, elle s'intéressait à lui, elle cherchait à mieux le connaître. Allait-il oser, maintenant, lui prendre la main ? Le serveur se présenta, la tension s'évanouit. Il ne l'avait pas touchée, mais peut-être tout de même atteinte.

Le chemin sableux s'étendait devant lui et derrière lui dans l'obscurité. Il entendit encore longtemps le bruit de la voiture, le doux vrombissement du moteur tandis que Van Dijk s'éloignait lentement. Il s'était fait déposer non loin du Domaine de l'étang. Le maïs était haut.

Il avait un quart d'heure de marche, pas plus. Un quart d'heure à travers champs, la dernière partie du chemin longeant des villas au toit de chaume, le tout à parcourir dans le noir. Aucune chance de croiser qui que ce soit, même les chiens on ne les promenait pas si tard. Dudok vit Van Dijk prendre le tournant, les faisceaux des phares balayant les champs, puis la voiture disparut. Partout la chaleur se faisait encore sentir, une nuit du mois d'août sans lune, parfois une étoile filante scintillait. Il n'avait pas de vœu à formuler, ou plutôt il n'en avait plus. Enfin si, tout de même : encore un, tomber en un éclair là-bas, dans cet univers béant. Comme c'était tentant de tout simplement tomber, dans une profondeur insondable, éternellement seul, éternellement. Toute sa vie, il s'était acheminé vers une telle chute. Il avait le sentiment que tout le monde l'en avait empêché, dès l'enfance. Il voulait tomber dans un trou incommensurable, sans un mot, sans un écho, sans une

émotion. Il avait tout préparé, rien ne pouvait mal tourner. Quel bonheur qu'il n'eût pas d'enfant. Et plus de femme. Morte sept ans auparavant. Morte de culpabilité, se disait-il parfois. Morte à force d'être négligée, à force d'impuissance.

Il l'avait aimée, c'était certain. Par à-coups. Par politesse, par habitude, par indigence ?

Il regarda le ciel, prit son inséparable chapeau dans sa main et de l'autre se lissa les cheveux pour les coiffer. Chaos, trous noirs, arbitraire. On ne pouvait rien prévoir, il l'avait toujours su. Sa sœur cadette était fermement convaincue du contraire, toujours à se disputer avec lui à propos d'âme et de béatitude. Elle pouvait dire ce qu'elle voulait, continuer d'espérer et d'attendre, continuer de croire et de promettre, rien n'y faisait contre sa ferme conviction. Rien n'y faisait contre son vieux désir d'enclencher ce que tout le monde condamnerait : son évasion, sa chute.

À présent, le moment était enfin arrivé. Il avait hâte, comme un enfant sur la plage qui attend la marée haute. Encore un quart d'heure de marche, il attendrait une dernière fois le matin, il verrait une dernière fois la brume au-dessus de l'étang, près de sa maison. Cette « dernière fois » ne lui faisait ni chaud ni froid, constata-t-il ; le chronomètre dans sa tête enregistrerait le temps, faisait le décompte, était réglé sur l'heure prévue. Il n'avait pas le sens du drame. Ce sens était épuisé, éteint, oublié, refoulé.

Tandis qu'il scrutait le ciel en silence, il entendit au loin un bruit de moteur. En pleine nuit, les agriculteurs dévalisaient leurs terres à la lumière des projecteurs de leurs tracteurs. C'était un bruit apaisant. Il l'écoutait, curieusement satisfait de ce qu'il voyait devant lui : des agriculteurs silencieux sur leurs charrettes, attelées à des chevaux ? Le foin, entassé de plus en plus haut, formant de larges ondulations autour d'eux. Les hommes dressant leur fourche au-dessus de leur tête, lourd parapluie d'herbe sèche. Il avait dix ans,